



HAL
open science

D'Albert le Grand aux Grands et Petits Albert : du savant et des magiciens

Karin Ueltschi-Courchinoux

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi-Courchinoux. D'Albert le Grand aux Grands et Petits Albert : du savant et des magiciens. Communication : Groupe d'Ile de France de Mythologie française, GIFMF, Feb 2024, Paris, mairie du 9e arrondissement, France. hal-04479430

HAL Id: hal-04479430

<https://hal.science/hal-04479430>

Submitted on 27 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D'Albert le Grand aux Grands et Petits Albert : du savant et des magiciens

Il y a une dizaine d'années, je me promenais avec mes enfants dans la campagne bretonne bordant notre domicile d'alors ; dans un bourg, nous tombons sur une chère connaissance. Bien sûr, nous nous arrêtons. La conversation passe du beau temps qu'il fait à d'autres sujets. Je ne sais plus par quel biais nous en sommes alors venus à évoquer un couple, de leurs voisins : « ils habitent là », me dit l'amie, et elle pointe sur une maison très peu éloignée de notre petit groupe et dont les fenêtres nous contemplaient. C'est sans doute pour cela que tout d'un coup, elle baissa la voix et tourna sur elle-même de manière à présenter le dos à ladite maison. C'est alors qu'elle l'a dite, cette phrase proprement vertigineuse : « tu sais, ils ont dans leur grenier un *Petit Albert* » ! Tout y était dans le ton, chargé de sous-entendus, un mélange de réprobation, de mise en garde - et de franche jubilation face à cet exemple d'ancestrale odeur de fagot, manifestation de quelque pouvoir sulfureux et occulte. - Ainsi donc, oui, Albert, le Petit en l'occurrence, peuple toujours certains greniers, Albert est toujours parmi nous ! Cela mérite qu'on s'y arrête !

Tout d'abord, cette anecdote tout à fait édifiante nous renvoie à la figure d'un grand savant un peu oublié – qui se souvient de saint Albert le Grand ? De son disciple oui, le Docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin, mais du maître ? Elle nous renvoie surtout à une histoire absolument extraordinaire, ou inquiétante, en tout cas emblématique d'enjeux graves, d'hésitations parfois fatales sur lesquelles se sont édifiées nos certitudes en matière de sciences. C'est qu'Albert le Grand, le savant du XIII^e siècle sur lequel des générations d'érudits s'appuieront, possède aussi une réputation sulfureuse : il serait l'auteur d'un grimoire devenu tellement fameux qu'il a traversé les siècles, en deux formats – le *Grand* et le *Petit Albert*, le second étant un condensé du premier, une manière d'édition en poche – il a traversé les siècles jusqu'à parvenir à cette petite maison bretonne et à mes oreilles médusées. Ce qui est en cause dans ce passage d'Albert le Grand aux *Grands* et *Petits Albert*, c'est le rapport que peut avoir une époque face au savoir : à partir de la fin du XII^e siècle, une hésitation véritablement fantastique interroge la frontière précise qui sépare science et magie, technique et sorcellerie, ainsi que les limites du savoir humain. L'impossibilité de séparer le naturel et du surnaturel, de distinguer le possible de l'impossible a écrit l'une des plus belles histoires de l'humanité, bien terrifiante aussi car elle se termine parfois sur le bûcher.

C'est ainsi que bien des savants voient leur biographie troublée et acquièrent la réputation d'être en réalité des magiciens, de même que bien des femmes *sages* se métamorphosent en enchanteresses. Virgile, le grand poète et *uates* romain, parce qu'on pensait qu'il savait tout, a ainsi tourné sorcier et mage au Moyen Âge¹, Hippocrate ne connaît pas de meilleur destin, et je pourrais en citer bien d'autres.

Nous allons aborder notre sujet en trois temps : je présenterai tout d'abord Maître Albert, puis je m'attarderai sur cette grande question de l'impossible séparation entre science et magie, enfin, les prémisses d'une résolution du problème avec l'annonce d'une aube nouvelle, qui pour une fois n'est pas le fait d'un poète mais des mathématiques !

1. Albert le savant

¹ *Les métamorphoses de Virgile, Réception de la figure de l'auctor (Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes)*, J.-L. Haquette et K. Ueltschi (dir.), Paris, Champion, 2018. (Paris, Champion, 2018).

Albert le Grand (env. 1200-1280) est l'un des plus illustres maîtres du Moyen Âge. C'est un « fils » d'Aristote : il a en effet acclimaté à l'horizon chrétien la « dangereuse » philosophie d'Aristote, récemment réintroduit en Occident par le biais des Arabes et dont les leçons viennent concurrencer celles de Platon : le philosophe de la matière vient bousculer une conception du monde où règnent les idées, si facilement conciliables avec la vision chrétienne du monde, et qui se méfie de la matière, en particulier de nos sens, qui nous trompent si facilement. Albert a donc consacré toute sa vie à étudier cette science tout en démontrant qu'elle n'était pas en contradiction avec la Révélation chrétienne. C'est cet enseignement que son disciple Thomas d'Aquin a synthétisé dans sa colossale *Somme théologique*, œuvre majeure dans l'histoire des idées qui cherche à réconcilier foi et raison.

Albert dès son vivant est considéré comme un immense savant. Ulrich de Strasbourg résume l'excellence de son maître :

« Mon professeur, Monsieur Albert, autrefois évêque de Ratisbonne, a reçu tant de grâces de Dieu dans tous les domaines scientifiques, qu'il peut être considéré comme un miracle stupéfiant de notre temps, compétent également en matière de magie²».

Presque tout est dit : Albert est un sommet à la fois en matière de science et de magie ! C'est qu'alors, ces deux termes ne s'excluent pas.

Ce fils d'une famille de hauts fonctionnaires est né entre 1193 et 1200 sur les bords du Danube, en Bavière. Alors qu'il était enfant, on relève son intérêt pour la nature : une trace d'animal, un oiseau blessé, les pétales d'une fleur : la Nature, toute matérielle qu'elle soit, est bonne et belle, et une source de savoir incomparable. On le retrouve, âgé de 36 ans, à Padoue où il poursuit des études à l'université tout récemment fondée, et où le futur saint Dominique a établi un des premiers couvents de l'ordre des Prêcheurs. L'année suivante, en 1230, Albert prend l'habit dominicain. Et se dit toujours « étudiant », étudiant laborieux précise-t-il : il est même tenté de quitter le couvent, tant la théologie lui résiste ! Mais voici que lui apparaît la Vierge elle-même sous les traits de la *Sapientia*, pour lui infuser ce qu'il lui a si ardemment demandé : les facultés intellectuelles qui jusqu'alors lui ont tant fait défaut. C'est à partir de ce miracle qu'Albert va s'imposer par une stature intellectuelle hors du commun.

Il enseigne à l'université de Paris entre 1245 et 1248 ; c'est un « professeur vedette », un peu comme Abélard en son temps, si bien qu'il doit faire ses cours à l'extérieur des bâtiments, tellement l'affluence est grande : le nom de la Place *Maubert* (abréviation de « Maître Albert », même si d'aucuns y lisent « mauvais Albert » !) en fait mémoire. En 1260, à 67 ans, Albert est nommé évêque de Ratisbonne, ce qui n'est pas habituel pour un dominicain ; il accepte avec réticence, sans doute par sens du devoir, mais sans pour autant renoncer à la modestie de sa mise, à commencer ses grossières chaussures de marche. On dit en effet qu'il s'est toujours déplacé à pied, déchargeant seulement ses livres sur le dos des mulets. Notre savant réussit à mettre de l'ordre dans l'administration désastreuse de l'archevêché, mieux, il y fait revenir la prospérité : les caisses se retrouvent – miraculeusement ? – remplies au bout d'un an seulement. Un chroniqueur commente : « Albert réalise ce que Cicéron écrivait de Thalès et Plin de Démocrite, savoir qu'un philosophe sait faire de l'or quand la situation l'exige³ » !

En 1262, Albert est délié de ses vœux de pauvreté et d'obéissance ; il peut donc s'adonner, en utilisant notamment sa fortune personnelle, à ses expérimentations scientifiques,

² Ulrich de Strasbourg, *Summa de bono*, I, 4, tr. 3, chap. 9. Traduit par Heinrich Ostlender, *Albertus Magnus*, Cologne, Röger Druck, 1980.

³ B. Husson, *Le Grand et le Petit Albert*, Belfond, (1970) 1997, p. 43. Il n'y a pas d'« original » du *Grand* ou *Petit Albert* : nous avons affaire à une tradition manuscrite fragmentaire des plus complexes. Il faudra attendre la Renaissance pour commencer à disposer d'éditions à peu près stabilisées.

(al)chimiques et physiques, nous aurons à préciser ce qu'on entend par là. Albert est souvent l'invité du nouveau pape Urbain IV, dont on connaît la passion pour les sciences. Il est très actif jusqu'en 1279. Cependant, peu à peu, le grand âge le rattrape. Un jour, affaibli et tout voûté, il a une défaillance de la mémoire. Alors, il s'enferme dans sa cellule et n'en sort plus. Le prince évêque de Cologne, Siegfried von Westerburg, va le voir et frappe à sa porte. Le vieux philosophe, sans ouvrir, répond : « Albert n'est plus ici »... L'autre, en larmes, repart en répétant : « Il dit vrai, Albert n'est plus là... ». Le grand philosophe meurt le 15 novembre 1280 à Cologne.

Il aura fallu le génie d'Albert pour démontrer qu'Aristote ne met pas en question la Révélation chrétienne, et pour permettre à partir de là à la philosophie et aux sciences encore dans les limbes de progresser ; il est au XIII^e siècle, avec Guillaume d'Auvergne, le principal théoricien de l'idée de « magie naturelle », aux antipodes de la magie noire ou démoniaque, car elle repose sur l'exploitation des « vertus » inhérentes aux herbes, aux pierres, aux planètes. L'œuvre d'Albert est colossale⁴ ; philosophie, théologie, alchimie – aucune « discipline » n'échappe à son intérêt. On trouve par exemple un traité sur les météorites où il montre comment rendre sensible l'action mécanique de la vapeur et où il imagine la construction de petits automates capables de se mouvoir et de faire de la musique. Bref, le franciscain Bonaventure d'Iseo, un *amicus domesticus et familiaris* d'Albert, résume : la science d'Albert est si universelle qu'elle englobe tous les domaines et jusqu'aux secrets de la *nigromancie* et de l'alchimie (*Liber Compostelle*, début des années 1270). Cette polyvalence montre l'absence de cloisonnement disciplinaire qui règne alors : le savoir est global, ou n'est pas.

La réputation d'Albert d'être le dépositaire d'une science universelle explique sans doute pourquoi, de son vivant encore, se répand une rumeur : on murmure que le grand savant est aussi un grand magicien ! Comment en effet faire la part des choses ? Albert pratique l'alchimie ; il pense que la transmutation des métaux en or n'est pas impossible, du moins théoriquement. Et puis, il a fabriqué des automates : celui du château de Stauff aurait pris vie, si bien que « son trop grand babil et caquet » auraient importuné son disciple, le futur saint Thomas d'Aquin, tellement qu'il le brisa, non sans avoir hurlé, dit la légende, *Apage, satanas*, comme face à une belle diablerie⁵ ! Au XV^e siècle, Martin le Franc fera d'Albert un expert en magie noire, lui attribue la paternité du *Secretum Secretorum*, enfin, celle d'une tête parlante et même beuglante⁶. Notre homme est également réputé pour ses dons divinatoires. N'a-t-il pas eu l'intuition de la mort de Thomas d'Aquin juste avant qu'elle ne se produise (car oui, le disciple est mort 6 ans avant le maître, en 1274) ? Albert incarne bien l'adage pseudo-ptoléméen que « l'homme sage domine les astres », d'ailleurs, il sait commander aux saisons. Voici le récit d'un miracle relayé par le chroniqueur Jean de Belka (1346) et largement diffusé :

« La fête de l'épiphanie du Seigneur approchant, le roi Guillaume vint à Cologne accomplir en ce lieu une dévotion solennelle en l'honneur des trois Rois mages. À cette époque, maître Albert le Grand, de l'ordre des prêcheurs, y enseignait. Très versé dans la Nigromancie, davantage encore en Philosophie et par-dessus tout en Théologie, il fut invité par le roi et mangea à sa table. Prenant congé, il pria instamment le roi de lui faire l'honneur de venir

⁴ Édition Auguste Borgnet, Paris, Vivès, 38 vol. in-4°, 1890-1899 : *Albertus Magnus, Opera omnia* (de loin l'édition la plus disponible, reprise pour l'essentiel, mais avec des différences parfois notables, de l'édition de Pierre Jammy, OP, 21 volumes in fol., Lyon, C. Prost, 1651 : *Beati Albert Magni Opera*). Une nouvelle édition critique des œuvres complètes d'Albert le Grand est en cours, menée par le Albertus-Magnus-Institut de Münster (voir « Editio Coloniensis » pour l'état d'avancement).

⁵ Cf. A. de Libera, *Albert le Grand et la philosophie*, Paris, Vrin, 1990, p. 13.

⁶ *Le Champion des Dames* de Martin le Franc, éd. R. Deschaux, Paris, Champion, 1999, t. 4, v. 17777-17784, p. 130.

déjeuner dans son monastère le jour de l'Épiphanie. Le roi, avide de voir quelque merveille, y consentit volontiers.

Au jour dit, après la messe solennelle, le roi entra avec sa suite dans le réfectoire des prêcheurs où Albert l'accueillit avec faste et le conduisit au-dehors, dans le jardin du monastère, où il vit arriver de très beaux serviteurs qui apportaient tout ce qui était nécessaire au repas, c'est-à-dire des tables et des chaises. Ils étaient silencieux et d'une diligence extrême. Or, à cette époque régnait un hiver fort rude, et toute la superficie du sol était couverte de neige, ce que voyant, les personnes de la suite royale murmurèrent de prime abord contre le maître, qui, par un froid si cruel, faisait déjeuner ses convives sans feu dans le jardin. (...)

Et voici que subitement le tapis de neige disparut, qu'un soleil caniculaire suscita l'apparition d'une herbe verte, de très belles fleurs d'une merveilleuse fraîcheur tandis que des fruits apparaissaient sur les arbres. Une multitude d'oiseaux de diverses espèces vint à tire-d'aile, enchantant les convives par son ramage et par son plumage varié ; l'on se serait cru en juin. Bientôt en effet la froideur de l'hiver disparut entièrement et la chaleur fut telle que quelques convives furent obligés de se dépouiller d'une partie de leurs vêtements et de se mettre à l'ombre. Les serviteurs étaient des jeunes gens d'une beauté incroyable dont personne dans l'assistance ne pouvait mettre en doute la condition supra-humaine ; ils apportèrent des mets et des boissons variées en grande abondance, avec une grâce, une décence et une gravité incroyables. Tous admiraient ceci avec quelque frayeur, mêlée cependant aux délices du spectacle et des mets dont personne ne savait d'où ils pouvaient bien provenir. Le festin dura plus d'une heure, après laquelle les serviteurs ayant ôté les tables selon l'usage, leur troupe disparut subitement, le chant des oiseaux cessa, la verdure des arbres et du gazon se dessécha, tandis que prenait fin la délectation des yeux et la joie de l'esprit. La couche de neige réapparut avec la morsure du froid ambiant, qui força tout le monde à revêtir en hâte les habits déposés et à regagner des salles chauffées.

Le roi Guillaume reconnut ouvertement qu'Albert était le plus savant des mortels et lui accorda, pour son ordre, un terrain franc d'allégeance et d'impôt sur le territoire de la ville d'Utrecht⁷. »

De son vivant encore, le savoir d'Albert a nourri une légende qui est allée grossissant, et qui explique l'étrange fortune qu'il va connaître, ou plutôt, l'œuvre qu'on va bientôt lui attribuer, calquée sur ses véritables écrits, mais qui est de fait – un grimoire, un peu comme Virgile a acquis au Moyen Âge la réputation d'être un sorcier, et Salomon, auquel on attribue alors un ouvrage bien sulfureux, les *Clavicules* de Salomon : l'insigne sagesse du Roi entame alors une nouvelle carrière sous forme de grimoires dans les arrière-boutiques, les caves et les greniers tout comme les œuvres d'Albert. Creusons cette merveille.

2. Science et magie

Le soleil se lève et se couche matin et soir, sans jamais dévier de sa trajectoire ; la lune s'arrondit et diminue inexorablement, recommençant éternellement le même cycle, et autour d'elle, tout un ballet d'astres au langage mystérieux. L'homme naît, grandit puis décline, remplacé constamment par de nouvelles générations. – Pendant de longs siècles, il n'y a guère que le philosophe – l'érudit épris de sagesse/savoir/science, on ne distingue pas ! – qui sonde ces mystères, et ses conclusions ne sont discutées que dans des cénacles de savants qui procèdent volontiers à coups de questions-réponses, c'est-à-dire avec une argumentation déductive fondée sur une logique que l'on croyait implacable. On reste essentiellement dans la spéculation intellectuelle, qui n'a guère d'impact sur la vie, et sans chercher à puiser dans l'expérience de quoi approfondir ces spéculations en les y confrontant. Il est ainsi difficile de tracer une frontière ferme entre « possible » et « impossible », entre « nature » et « surnature ».

⁷ Trad. B. Husson, *op. cit.*, p. 47-48. Les frères Grimm rapportent une variante de cette histoire : l'empereur Guillaume est ici l'invité du sage. Voir Brüder Grimm, « Albertus Magnus und Kaiser Wilhelm », *Deutsche Sagen*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 2005, p. 500.

Ainsi, vous diront des auteurs médiévaux⁸ - certainement avec une once de feintise - rien de moins étonnant qu'un cheval en bois capable de voler dans les airs : c'est une simple question d'habileté, de *savoir*, en l'occurrence l'invention d'un ingénieux système de chevilles placées aux bons endroits et qu'il suffit de tourner d'une certaine manière ! À l'inverse, un phénomène naturel comme la force magnétique suscite la méfiance des hommes du temps ancien : n'est-ce pas une belle diablerie ? L'indécision reste grande. Les textes littéraires ont tendance à en faire une merveille en grossissant outre mesure la force d'attraction des aimants ; à les entendre, on est clairement dans le domaine du surnaturel.

Certains savants, intrigués, cherchent pourtant des solutions : Roger Bacon, un contemporain d'Albert (1224-1294) aborde dans son *Epistola de secretis operibus artis et naturae et de nullitate magiae*⁹, le problème de front en suggérant un mariage du pouvoir de la nature et de l'ingéniosité (l'« art ») du savant, et en réfutant tout recours à la magie :

« Je vais d'abord vous raconter maintenant les œuvres admirables de l'art et de la nature pour en donner ensuite les causes et le fonctionnement. Vous verrez qu'il n'y a rien de magique et vous verrez que tout pouvoir magique est inférieur à ses réalisations et indigne d'elle. On peut faire des machines à naviguer pour les rameurs, de sorte que les plus grands navires de rivière et de mer soient actionnés par un seul homme à la barre bien plus vite que s'ils étaient pleins de marins. On pourrait construire des chars qui se déplaceraient sans animaux de trait avec un élan inestimable¹⁰. »

Bacon, alors qu'il imagine ces machines, est en train de révolutionner non seulement la science – la connaissance doit avoir un impact sur le monde, c'est-à-dire être utile à l'homme – mais annonce aussi les mutations de la figure du savant à venir : il ne saurait être un reclus dans sa tour d'ivoire mais doit se muer en explorateur intrépide de la nature ! Cependant, la césure entre ce genre d'écrit savant, très confidentiel donc, et l'imaginaire qui cherche à expliquer les phénomènes avec ses moyens propres, cette césure demeure irréductible encore pour longtemps ; et c'est ainsi que les inventions techniques restent, pour longtemps encore, l'apanage du poète. Ou du diable.

Car l'idée que l'on se fait de la connaissance reste d'une grande imprécision. Savoir, science et philosophie ne sont pas discriminés. Le substantif latin *sapientia* est parfaitement polysémique et peut désigner à la fois la science, l'intelligence, le jugement, la prudence, enfin, cette *sagesse* toute particulière qui se traduit par une manière d'être et d'agir. Les savants lettrés (*litterati*) pratiquent les arts libéraux et les artisans (*fabri*), ces derniers faisant partie des vastes bataillons des *illiterati*, se contentent des arts mécaniques. Cette opposition se décline en de multiples forces antagonistes ; pour faire court, le savoir philosophique, littéraire est noble tandis que la mécanique est plus que suspecte : Platon contre Aristote, toujours. Les deux camps en présence se distinguent donc par la finalité de leur savoir respectif : les lettrés s'adonnent à la spéculation intellectuelle, à la recherche de la sagesse et de la connaissance de Dieu, tandis que les *fabri* cherchent à faciliter la vie et même à transformer la matière en vue d'atténuer les contraintes de la vie matérielle. Mais justement, à la lumière des thèses aristotéliennes, la scission entre l'univers des intellectuels et celui des arts pratiques doit être revue ; peu à peu, les hiérarchies sont redéfinies et les habitudes de classement bousculées. Les frontières disciplinaires se font plus poreuses et parfois se mettent à bouger : si au cours du Moyen Âge le poète Virgile passe de la sphère des clercs à celle des

⁸ Adenet le Roi, *Cléomadès*, éd. A. Henry, Bruxelles, 1971 ; Genève, Slatkine Reprints, *Les Œuvres d'Adenet le Roi*, V, 1996. Motif-index Aarne-Thompson F 213.3, F 451.6.2.2. ; D 1626.1 ; D 1620.2.1.

⁹ *Epistola fratris Rogerii Baconis*, éd. J. S. Brewer, Londres, 1890, p. 540.

¹⁰ R. Halleux, *Le savoir de la main. Savants et artisans dans l'Europe pré-industrielle*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 183.

artisans, c'est que sa « science » toute littéraire qu'elle fût, s'étend, dans les légendes à l'invention pratique : la mouche d'airain qui empêche la viande de pourrir, la tête qui parle et profère des oracles, etc. Mais si les lignes bougent doucement, la méfiance envers les techniques reste diffuse et prégnante jusqu'à l'aube de la modernité.

Le frontispice d'une copie du *Livre du Trésor* de Brunetto Latini (1263) présente un classement des disciplines dans leur interdépendance, débordant largement le cadre restreint des sept arts libéraux canoniques.



Les arts libéraux, Londres, The British Library, Add. 30024, f° 1v°, Brunetto Latini, Le livre du Trésor, vers 1300.

L'allégorie de la philosophie chapeaute une triple hiérarchie d'*artes*, 21 disciplines en tout, qui relèvent aussi bien des arts libéraux que mécaniques : logique, astronomie et *nigromance* dominent les trois grandes colonnes dans lesquelles sont réparties les autres disciplines, dans un rapport de subordination à la discipline de tête. La logique et l'astronomie relèvent du canon des *artes libérales* ; des disciplines habituellement absentes du canon des arts libéraux en découlent : les *decrets*, la physique, les lois, la *harperie*, l'écriture et la *peinturerie*. Cet éclatement rend bien compte des incertitudes en matière de taxinomie et des tâtonnements des théoriciens en vue d'établir une cohérence hiérarchisée dans le champ des savoirs.

C'est la dernière des disciplines de tête, dans la troisième colonne, qui pose le plus clairement les hésitations classificatoires médiévales : la « nigromance ». Le mot lui-même est porteur d'une ambiguïté de taille : faut-il entendre *nécromantie* ou *nigromancie* ? *Niger* (« noir ») ou *necro* (« relatif à la mort ») ? Le terme originel grec, composé de *necros*, « mort » et *manteia*, « divination », est *necromantia*, « qui prétend évoquer les morts », et qui ne laisse pas de doute quant à son sémantisme. Or, dans la *Chronique du Pseudo-Turpin* (milieu du XII^e siècle), on lit que la *nigromantia* est proprement composée de *mantia* et de *nigra*, « noir », et non plus de *nekros*. Un glissement s'opère donc de *necro* à *niger*. Jean de Salisbury (†1180) commente ce double sémantisme, que la traduction française de Foulechat (1372) ne résorbe pas complètement :

« Les **nigromanciens** sont bien dignes de mort qui se efforcent de **emprunter science et acquerre doctrine de la mort**¹¹. »

Cette « doctrine de la mort » est donc aussi une pratique « noire » parce que démoniaque, en même temps qu'un moyen d'exercer la divination, pourtant clairement proscrite dès l'Ancien Testament : Saül demanda à une magicienne d'évoquer un défunt pour qu'il pût le consulter et en obtenir des informations (1 Sam, 28). Le nécromancien se présente bien souvent comme une figure inquiétante :

« Les nécromanciens sont ceux dont les invocations paraissent ressusciter les morts pour qu'ils devinent et répondent aux questions qu'on leur pose. Car *nekros* en grec signifie "mort",

¹¹ Denis Foulechat, *Le Policratique de Jean de Salisbury (1327)*, Genève, Droz, 1994, II, 27, 1, p. 187.

manteia, "divination", et ils rajoutent du sang au cadavre afin de le ressusciter. On dit en effet que les démons aiment le sang. C'est la raison pour laquelle, à chaque fois que l'on pratique la nécromancie, on mélange du sang qui coule et de l'eau, afin de faire venir plus facilement les démons attirés par l'effusion de sang¹². »

Alors, que penser de cette place si éminente réservée à la *nigromance* dans le schéma de Brunetto Latini ? De fait, il n'y a pas de consensus sur la question, c'est là le hic ! La nigromance, c'est une grande nébuleuse mais qui entretient, aux dires de nombreux auteurs, des rapports tout à fait « naturels » avec les arts libéraux, soit les disciplines plus « classiques » de notre point de vue. Aux XII^e et XIII^e siècles, sans doute sous l'impulsion des traducteurs arabes, elle devient même objet de théorisation, et se trouve ainsi, sous différentes spécialisations, intégrée dans la hiérarchie du savoir où elle peut occuper, à l'instar de la « magie astrale », une place éminente précisément grâce au flou concernant ses domaines de référence. De fait, les « sciences naturelles » comme nous les appelons aujourd'hui, ont offert à la nigromance, tout comme à la « magie naturelle » avec laquelle elle se confond parfois, une hospitalité généreuse et un terrain d'application de choix. On relève ainsi dans le lapidaire de Marbode (*Liber lapidum seu De gemmis*, vers 1090), pourtant à finalité essentiellement médicale, des affirmations comme « le diamant passe pour être utile dans les arts de la magie » ou encore que la nigromancie aime la pierre de saphir « parce qu'elle peut obtenir par elle des réponses à ses questions », enfin, qu'elle guérit « les ardeurs, les ulcères, les yeux, les maux de tête, la bouche...¹³ ».

La fameuse « pierre philosophale », parfois appelée *lapis physici*, résume à elle seule toute l'ambiguïté concernant les frontières disciplinaires et la définition précise du « savoir » en question ; en l'occurrence, non seulement elle sait transmuter le métal en or, mais assure à son porteur victoires militaires, immortalité – et science universelle ! - Ainsi donc, la frontière incertaine entre « nature » et « surnature » continue d'alimenter ces « confusions » ; les débats cherchant à distinguer une « bonne magie » ou « magie blanche » ou « naturelle », d'une « mauvaise magie » ou « magie noire » (*magia licita vs naturalis magia illicita et daemoniaca*) en sont une variante.

Alors, Albert dans toute cela ? Son destin, ou plutôt le destin de l'œuvre qu'on lui attribue en plus de ses écrits authentiques illustre les conséquences de tout ce flou. On effet, on a très vite attribué à Albert – communauté de destin supplémentaire avec Virgile – des livres qu'il n'a jamais écrits, des « grimoires », terme significatif s'il en est car reposant sur une altération de « grammaire » - et qui se mettent à circuler sous le nom *Les admirables Secrets d'Albert le Grand*, rapidement « condensé en *Le Grand Albert* lequel pourra devenir, par condensation, *Le Petit Albert* – et nous revoilà dans notre bourg breton !



¹² Isidore de Séville, trad. J.-P. Boudet, *Entre science et nigromance. Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 92.

¹³ Texte et traduction en ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/eglise/marbode/lapidaire.htm> [consulté le 09/05/2022]

Le *Grand Albert* (ou *Les Admirables Secrets d'Albert le Grand*) est un recueil de textes « pseudo-albertiniens », dont certains remontent au XIII^e siècle et dont le noyau est constitué par deux traités apocryphes, le *Secreta* (ou *Experimenta*) *Alberti* et le *De mirabilibus mundi*. Remarquons que la plupart des sujets sont réellement abordés par le Maître dans son œuvre véritable ! Près de 60 copies produites entre le XIV^e et le XV^e siècle témoignent de l'incroyable popularité de l'ouvrage dont l'imprimerie va accélérer la diffusion, y compris en traduction vernaculaire. L'ouvrage sent d'emblée le soufre, d'ailleurs, en 1604, la partie consacrée aux *Secrets des femmes* sera mise à l'Index. En voici le programme qui ne se distingue pas de manière flagrante des traités encyclopédiques médiévaux « autorisés » :

LIVRE PREMIER

I De la génération de l'embryon. De quelle manière l'homme est engendré. Comment se fait la conception. Ce que c'est que les menstrues et le sperme, etc.

II De quelle manière se forme le fœtus. Influences des puissances célestes sur le fœtus, etc.

III Des influences des planètes. De quelle manière elles agissent sur le corps. D'où vient qu'il se forme souvent plusieurs fœtus dans la matrice, et comment, etc.

IV Comment s'engendrent les animaux imparfaits. Les effets admirables des cheveux d'une femme. Diversité des animaux, et d'où elle vient.

V De la sortie du fœtus. Raisons pourquoi les femmes accouchent dans le sixième mois. Pourquoi l'une souffre plus que l'autre dans l'accouchement.

VI D'un monstre de nature et comment il se forme, etc.

VII Des signes de la conception, etc.

VIII Des marques pour connaître si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille, etc.

IX La manière de connaître quand une fille a perdu sa virginité, etc.

X Des signes de la chasteté et le venin que les vieilles femmes communiquent aux enfants par leurs regards, etc.

XI Du défaut de la matrice. Une histoire que Galien raconte d'une femme suffoquée par la matrice, etc.

XII Des empêchements de la conception et d'où ils viennent. Les secrets pour faire concevoir une fille ou un garçon.

XIII De la nature et de la digestion du sperme. Pensée d'Avicenne sur le sperme.

LIVRE DEUXIEME

I De la vertu de quelques herbes.

II Des vertus de certaines pierres.

III Des vertus de certains animaux (aigle, casso/alouette, chat-huant, bouc, lièvre, etc.)

LIVRE TROISIEME

I Dans lequel on parle des secrets merveilleux et naturels (fiente de..., salive, os, des vers de terre, des vieux souliers, de la cendre, de la corne, des araignées et de leur toile, de la cervelle, de la coquille, etc.).

II Traité des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fiente.

III Secrets éprouvés pour manier plusieurs métaux (souder, ramollir, liquéfier, pour graver avec de l'eau, etc.).

LIVRE QUATRIEME

I Traité de la physionomie (cheveux, front, barbe, pieds, etc.).

II Des jours heureux ou malheureux.

III De la qualité des fièvres malignes. Les préparatifs des fièvres malignes.

Toutes ces matières sont abordées par Albert dans son œuvre « réelle » ; bien malin celui qui saura faire la part des choses. Cependant, certaines « recettes » ont une odeur bien particulière, comme celle ayant comme ingrédient de vieux souliers :

« Étant réduits en cendre, ils guérissent les meurtrissures et les engelures des talons, comme par antipathie, de même que les scorpions étant appliqués les guérissent ; au cas qu'il y ait du pus, il faut mêler cette poudre avec de l'huile rosat. On tire de l'huile de ces vieux souliers, qui est admirable pour guérir toutes sortes d'œdèmes et de tumeurs¹⁴. »

À en juger par le grand nombre de manuscrits, le succès du *Grand Albert* fut durable. Sa diffusion est démultipliée grâce à une version abrégée (attribuée parfois aussi à un certain Albertus Parvus Lucius), *Les Merveilleux Secrets du Petit Albert*. Si la plus ancienne version ne date que de 1706, ces fragments de texte circulaient depuis longtemps ; le *Petit Albert* reprend en effet une foison d'apocryphes fragmentaires d'Albert le Grand. Et donne à ses propriétaires une partie du moins du pouvoir insigne du grand – magicien ! En effet, hier encore, on imputait parfois aux curés – les clercs d'autrefois – des pouvoirs magiques, pourvu qu'ils fussent équipés d'un *Grand Albert* ; s'ils pouvaient, ainsi munis, faire apparaître le diable, ils s'en servaient surtout pour le conjurer afin d'« augmenter la foi envers les sujets, vous comprenez¹⁵ ? » Mais ils peuvent également vous le confisquer et le brûler : le prêtre n'est-il pas par nature exorciste, c'est-à-dire désenvoûteur ? Hier comme aujourd'hui, on ne fait pas toujours la différence entre Albert le Grand et *Le Grand Albert* ; d'ailleurs l'ouvrage est infiniment plus célèbre que son (prétendu) auteur ! Charles Joisten a recueilli ce fabuleux mémorat dans l'Isère en février 1960 ; un habitant est interrogé sur la bibliothèque d'une personne de mauvais aloi, réputé être un peu sorcier. Il répond non sans hésitation :

« C'est une chose, ça... C'était le *Grand Albert*. Est-ce qu'il avait les deux volumes ? Je me souviens encore que, au café, il disait comme ça : "Quand un jeune homme veut se marier avec une jeune fille qui ne l'aime pas ... (mon Dieu, j'avais peur ! Vous savez, je languissais que mes parents s'en viennent, pour pas écouter)... eh bien, il faut dire telle et telle parole (ça je me souviens pas), et cette jeune fille elle aimera cet homme". C'est arrivé ici. Cet homme il aimait... Oh ! ça, c'était... vous savez.... Ça se disait dans tout le village. Les gens disaient : "Auguste finira par avoir sa Céline. Parce que avec cette espèce de secret, elle finira par l'aimer". Ça n'a pas manqué ! Ça n'a pas manqué, ils se sont mariés. (...) C'était quelqu'un qui lui avait prêté [le livre]. Et celui qui lui avait prêté, c'est un livre qui avait été trouvé tout près de La Salette. C'était un volume du *Grand Albert*, un volume¹⁶. »

Quant à Dominique Camus – nous sommes dans la Bretagne des années 1970-1980 –, il rapporte au sujet de « mauvais bouquins » le propos d'une « personne de savoir », M. Dréan qui juge sévèrement ses semblables :

« Ils ont des bouquins : *le Petit Albert*, *le Grand Albert*, ou d'autres (il y en a tellement !). Maintenant, on les trouve partout, ce qui fait que n'importe qui peut en user et s'amuser avec. Il fut un temps, on ne les trouvait pas, ces bouquins-là. Moi, j'estime que les trois quarts des gens qui avaient ces livres, ils en avaient hérité et les avaient trouvés par hasard dans les combles, qui dormaient là. Mais, par contre, s'ils ont le malheur de foutre le nez là-dedans, ils sont foutus. Il

¹⁴ Livre III, II, « Traité des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fiente » : Des vieux souliers », B. Husson, *Le Grand et le Petit Albert*, op. cit., p. 181.

¹⁵ Ch. Joisten, *Êtres fantastiques, Patrimoine narratif de l'Isère*, Grenoble, Musée dauphinois, 2005p. 264 (recueilli en février 1960).

¹⁶ *Ibid.*, p. 261-262. Voir un autre maléfice de sorcier attribué au *Grand Albert* p. 263, et, au *Petit Albert*, p. 285.

y a beaucoup de gens qui se servent de ces recettes et ils ne les comprennent pas. Ils ne savent pas vraiment comment ça marche ; c'est là le malheur. Moi, j'en avais un, je l'ai prêté à un curé, il ne me l'a jamais rendu ! Tous ces bouquins, si on les prête, on ne les revoit jamais. Les gens s'en servent : on donne là-dedans toutes les explications pour faire le mal. Celui qui met le nez là-dedans, il est foutu, je le répète. Il commence par faire une petite connerie et puis après, c'est fini, il ne peut plus s'en dépatouiller. C'est là le malheur¹⁷ ! »

La rumeur a même traversé la mer. Mon collègue Mohamed Bernoussi m'a raconté que jusqu'à un passé récent certains imams, au Maroc, pour terroriser les paysans superstitieux, leur interdisait de toucher le *Grand Albert*, sous peine de se retrouver « téléportés » à cent kilomètres. « Et cela marchait », conclut-il, ravi. La méfiance est donc de mise, car ces livres magiques semblent jouir d'une autonomie fantastiquement terrifiante :

« [Les] Grimoires imprimés et tirés en trois siècles à des millions d'exemplaires, on se demande pourquoi on en retrouve si peu chez les gens. Certains qui savent ne m'ont pas caché que Satan, volé dans cette opération, finissait toujours à plus ou moins longue échéance par reprendre son bien. Il n'en tolère sur terre qu'un nombre limité et c'est pour cela que les paysans avisés enchaînent leur Albert dans une cave profonde. Lecteur, te voilà averti... Cadenasse ta bibliothèque.

Par contre, le détruire de force soi-même est impossible : jeté au feu, il ne brûle pas, il saute hors du brasier ou y explose sans se détruire. (...) Une fois, on enterra la dépouille d'un sorcier en Terre Sainte sans se rendre compte qu'il avait encore son *Albert* serré entre pantalon et peau du ventre. À la première pelletée sur le cercueil on entendit un miaulement qui venait de dedans. On rouvrit la boîte-à-pourrir... un chat s'en échappa et plus de traces d'*Albert*¹⁸. »

Albert fut donc « grand dans la magie, plus grand dans la philosophie, suprême dans la théologie¹⁹ » : voilà ce qu'on a dit de lui pendant des siècles. Cependant, sa canonisation est très tardive. Il faudra attendre 1931 et le pontificat de Pie XI, qui le proclame par la même occasion docteur de l'Église, et son successeur Pie XII l'érigera dix ans plus tard en « saint patron des savants chrétiens » et « protecteur » des sciences de la nature. La légende médiévale ainsi que l'odeur de soufre du *Grand* et du *Petit Albert* avaient dû embarrasser l'Église et semer le trouble quant à la nature de sa grande science. « Nimbe sacré et crosse épiscopale d'un côté, baguette magique et masque diabolique de l'autre²⁰ », voici le grand paradoxe de cette figure extraordinaire, précurseur des méthodes scientifiques et qu'on a cherché à réhabiliter très récemment seulement.

Reste que la légende d'Albert souligne combien les pratiques « magiques » ont pour contrepartie un réel souci de vérification par expérimentation, démarche à l'origine de la science moderne. Sauf que la notion d'*experimenta* renvoie pour longtemps encore à des recettes magiques ; sauf que tous ceux qui colportaient la légende noire du savant étaient les premières « victimes » de ces confusions. Explorons pour finir dans les – très – grandes lignes la manière dont le problème sera peu à peu – mais jamais entièrement – résolu.

3. De la magie scientifique aux mathématiques

Il est délicat de chercher à saisir avec précision les étapes qui à terme aboutiront à la séparation entre philosophie et science, entre physique et métaphysique, entre approche

¹⁷ D. Camus, *Pouvoirs sorciers. Enquête sur les pratiques actuelles de sorcellerie*, Paris, Imago, 2010, p. 54-55.

¹⁸ C. Seignolle, *Contes, Récits et Légendes des pays de France*, Presses de la Renaissance, 2004, « Bourgogne » (« Vérités sur un grimoire de sorcellerie »), p. 1084.

¹⁹ Éd. 1550, Frères Beringos. Voir B. Husson, *Le Grand et le Petit Albert*, op. cit., p. 46.

²⁰ « Heiligenschein und Bischofsstab einerseits, Zauberstock und Teufelslarve andererseits ». Nikolaus Thoemes, *Alberts Magnus in Geschichte und Sage. Festschrift zur sechsten Säkularfeier seines Todestages am 15. November 1880*, Cologne, Druck und Commissions-Verlag von J. P. Bachem, 1880, p. 152.

quantitative et qualitative, entre chiffres et raisonnement analogique et déductif : la place précise de la magie dans tout cela devient une question cruciale. Examinons quelques exemples particulièrement emblématiques de ces tâtonnements, l'astrologie/astronomie (en ne distingue pas avant le XVI^e siècle, ce qui résume presque tout !) en premier lieu. La plupart des encyclopédies qui fleurissent à partir du XII^e siècle accordent un chapitre plus ou moins développé au ciel et aux astres. Comme nos horoscopes contemporains, ils établissent leurs pronostics par rapport aux 28 jours du cycle lunaire, et vous renseignent s'il est opportun ou non de vous faire saigner tel jour, de prendre un engagement, etc. C'est que la théorie des correspondances entre macrocosme – le ciel – et microcosme – l'homme – est solidement enracinée dans les esprits. Un médecin s'appuiera donc sur les étoiles pour proposer ses remèdes, et, dans la sphère politique, bien des princes interrogent cette science pour déterminer une stratégie ; certains en acquièrent d'ailleurs une réputation sulfureuse durable, voyez l'*exemplum* de « Frédéric II et les trois nécromants²¹ » ! Michel de Notre-Dame ou Nostradamus (1503-1566) incarne lui aussi tous ces enjeux et hésitations. Il est tout à la fois *medicus*, *mathematicus*, *uates*, apothicaire et astrologue ; il avait en effet fréquenté la faculté de médecine de Montpellier et inventé des thérapies (notamment pour soigner la peste) qui soulevaient parfois des controverses. Mais il était également poète au sens antique du terme, entendez *uates* : « La postérité se souvient de Nostradamus car il était un bon poète, un bon médecin, un bon historien, un bon acteur, ce qui lui a permis de devenir un prophète exemplaire²². » On sait qu'il avait été appelé auprès de Catherine de Médicis et qu'il avait prédit la mort du roi Henri II, son mari :

« Le lyon jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duelle.
Dans cage d'or les yeux lui crévera,
Deux classes une, puis mourir mort cruelle.

Les mêmes hésitations se rencontrent dans le domaine de l'alchimie et de ses finalités ultimes, l'*opus magnum*, le grand œuvre, entendez la réalisation de la pierre philosophale réputée pouvoir transformer les métaux en or, guérir toutes les maladies et procurer l'immortalité. Pour Albert le Grand, la transmutation des métaux est théoriquement possible, on l'a dit. Un *Libellus de alchimia* lui a d'ailleurs été attribué par des auteurs du XIV^e siècle ; s'il contient effectivement un noyau authentique, c'est un apocryphe, un « pseudo-Albert », un de plus ! Au XIII^e siècle, l'alchimie est pratiquée dans de nombreux couvents, moins à des fins spéculatives ou théoriques que pratiques et techniques. D'ailleurs, à l'avènement du protestantisme, on a retrouvé dans des cachettes murales de monastères détruits des provisions de « pierres philosophales²³ ». Et la majorité des scientifiques, tous milieux confondus, jusqu'au XVIII^e siècle, confirment d'envisager la transmutation des métaux comme une possibilité. Au demeurant, bien des alchimistes réputés, à l'instar de Jean de Bar en 1390, finissent sur le bûcher, rattrapés par le soupçon de « magie » dont on serait pourtant en peine de tracer les frontières exactes avec la science « légitime » ; d'éminents chercheurs contemporains comme Danièle Jacquart ont montré ce que les méthodes expérimentales doivent en l'occurrence à l'alchimie !

²¹ J. Berlioz, (dir.), *Formes médiévales du Conte merveilleux*, Stock/ Moyen Age, 1989, p. 189-197.

²² B. Hobard, *La Peste à la Renaissance. L'imaginaire d'un fléau dans la littérature du XVI^e siècle*, Paris, Garnier, 2020, p. 533-534.

²³ Cf. Bernard Husson, *op. cit.*, p. 55.

Face aux grandes énigmes qui se posent à l'homme dépourvu de moyens d'investigation scientifiques, il reste en effet la solution ancestrale du recours à l'herméneutique. Un Roger Bacon était adepte de l'idée que certains secrets de la nature ne devaient être ni révélés ni enseignés. Cette vogue herméneutique met clairement en évidence la conscience que le savoir n'est que partiellement accessible à l'homme : de nombreux théologiens (dont Calvin) estiment d'ailleurs que la vraie connaissance est le privilège de Dieu. On trouvera chez les plus grands penseurs une véritable métaphysique magique qui sous-tend toute leur argumentation ainsi que leur approche « naturaliste » des phénomènes. L'ancien dilemme reste sans réponse : l'édification de ce pont ou le pouvoir d'attraction de cette pierre font-ils partie du possible, ou bien une force diabolique est-elle en jeu ?

La quête de réponses impliquera bien des détours qui cependant vont ouvrir la voie à la science moderne. Elle viendra des mathématiques. *Ubi materia, ibi geometria*, le fameux adage de Galilée résume la quintessence du passage de témoin entre le sage antique et médiéval, lequel est avant tout un contemplatif, et le savant moderne qui, grâce à des outils de mesure, parvient à comprendre de nombreux rouages de la nature pour agir sur elle (*scientia activa, operativa*). Les mathématiques fournissent une grille pour cerner, décrire et comprendre autrement le monde physique : le calcul évince l'empirisme aristotélicien qui plaçait d'ailleurs la physique en dehors des mathématiques. « Mesurer ce qui est mesurable, et rendre mesurable ce qui ne l'est pas » : voilà la proposition révolutionnaire, fondant une nouvelle césure qui met dos à dos les sciences « dures », fondées sur les mathématiques, et les sciences qu'on appellera humaines, lesquelles restent ancrées dans le *logos*, et dont les moyens d'investigation se distinguent désormais radicalement.

Une nouvelle manière d'envisager le savoir et la science se substitue donc progressivement à la physique d'Aristote, étape par étape, de Copernic (1473-1543) à Giordano Bruno (1548-1600), de Paracelse (1493-1541) à Vésale (1514-1564), d'Ambroise Paré (1510-1590) et de Galilée (1564-1642) à Descartes (1596-1650). Philosophie et science entament une lente procédure de divorce. Si Bruno ne distingue que vaguement magie et mathématiques, avec Galilée, on change de continent : ce savant viscéralement « anti-magique²⁴ » est tout habité par la pensée du *divus Archimedes* et l'œuvre euclidienne, et obsédé par Copernic.

Mais en attendant, tout au long du passage de l'ancienne irrésolution à la science moderne, bien des savants ont payé de leur vie leurs découvertes ou intuitions. Giordano Bruno (1548-1600), en s'appuyant sur les travaux de Copernic, a l'intuition géniale – et fatale pour lui – que l'idée d'un cosmos fermé et fini devait être abandonnée au profit de la conception d'un univers infini. La thèse copernicienne concernant la rotation terrestre s'intègre bien dans sa propre philosophie du changement perpétuel. Cependant, ses œuvres restent, elles aussi empreintes de magie, une magie qui en cette fin du XV^e siècle est toujours essentiellement l'apanage d'hommes savants et de moines²⁵. Pour l'auteur du *De magia mathematica* – ce fabuleux titre l'indique –, la magie est « scientifique ». Bruno n'est d'ailleurs pas un bon mathématicien, il est avant tout philosophe. Mais ses « intuitions mathématiques » ont donné « des résultats aussi considérables que les calculs mathématiques de Kepler, Copernic et Galilée ; elles se sont révélées scientifiquement valables même si, à la place des calculs mathématiques, il utilise l'imagination et des formules magiques²⁶ » !

Ainsi donc, le XVI^e siècle marque le début de la rupture épistémologique qui aboutira peu à peu à la définition d'une nomenclature, puis à une classification des disciplines, au développement des méthodes expérimentales et d'outils pour mesurer et peser le réel. Mais

²⁴ A. Koyré, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, op. cit., p. 58.

²⁵ B. Levergeois, *Giordano Bruno*, Paris, Fayard, 1995, p. 423.

²⁶ Silvia Lippi, « La magie « scientifique » à la Renaissance : un paradoxe ? », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 85, no. 1, 2012, p. 85-86.

les convulsions qui jalonnent l'histoire des sciences disent assez l'âpre confrontation entre deux conceptions du savoir qui mettront beaucoup de temps à conclure une trêve sans jamais complètement se concilier. Aujourd'hui encore, derrière chaque savant peut toujours se tapir un mage, ou une *femme-qui-sait*. Mais soyons bien certains d'une chose : ce ne sont pas tant des hommes-magiciens ou des femmes-sorcières que l'on brûle alors, que leur science : le feu s'embrase sur l'irrésolution concernant la nature licite ou illicite des savoirs dans l'agonie d'un vieux monde, celui de la pensée analogique, et les douleurs d'un nouveau encore à naître, et qui sera fondé sur la raison mathématique.

Conclusion

Alors, dans quelle mesure, Albert le Grand peut-il être considéré comme solidaire des *Grands et Petits Alberts* ? C'est que la frontière était si ténue de son temps. Sa très tardive canonisation souligne l'embarras de l'Église face à cet immense esprit, et l'on saisit à présent parfaitement combien cet embarras est compréhensible et légitime, d'autant plus que bien des Faust ont surgi sur ces malentendus parfois fatals.

Au fil du temps, la science est devenue le terrain d'aventure par excellence, au moins depuis que la mort du roi Arthur a été définitivement entérinée par le mélancolique Don Quichotte. « Laissez-moi vous apprendre le danger lié à l'acquisition du savoir²⁷, résume Frankenstein, le héros de Mary Shelley. Tout au long des siècles, il s'agissait proprement de désenvoûter la science du soupçon de magie. Or, n'en déplaise aux positivistes, les sciences « dures » sont loin de pouvoir tout expliquer ; l'errance médicale reste fréquente, tandis que les télescopes comme les microscopes ne sont jamais assez puissants : chaque progrès mène à l'antichambre d'un nouveau continent, exigeant un nouvel ajustement des instruments. Einstein emprunte bien des airs à l'apprenti sorcier de Goethe, incapable de maîtriser les forces qu'il avait libérées avec ses découvertes : sa « créature » lui a échappé. Beaucoup de débats de société contemporains ont un rapport avec les avancées scientifiques et techniques, lesquelles dépassent largement ce que les encyclopédistes médiévaux puis les esprits des Lumières ont pu imaginer. Le potentiel de la connaissance humaine, semble sans limites.

Et pourtant, dans les librairies, les rayons consacrés aux para-sciences, quelles qu'elles soient, n'ont jamais été aussi fournis ; on y retrouve les anciens embarras, parfaitement intacts. L'homéopathie et son antique *similis similibus curantur* est un cas exemplaire. On se rappelle les récents débats suscités par le « déremboursement » des fameux granules. Les pouvoirs publics, qui pudiquement avancent l'argument d'absence de preuve scientifique pour justifier cette décision, ne font que perpétuer l'hésitation ancestrale quant à la nature de ces remèdes, bref, on « croit » – grâce à une expérience concluante par exemple – ou pas, à l'efficacité de l'homéopathie. Pendant ce temps, les rebouteux, les panseurs de secrets et autres coupeurs de feu prospèrent²⁸ tandis que, dans les laboratoires, le principe du placebo est érigé en incontournable de l'expérimentation scientifique et souligne le pouvoir obscur de l'imagination, à prendre en compte absolument. Quant au médecin Ariel Toledano, il remarque, comme en passant, à propos des chiffres juifs sacrés – dont quatre renvoient à l'indicible nom de Dieu, et vingt-deux à la totalité des lettres de l'alphabet hébreu –, une « coïncidence troublante avec la biologie moléculaire » :

« Notons que le chiffre 22 correspond aux nombres d'acides aminés essentiels à la synthèse des protéines formant les éléments de base de toute cellule vivante, et le chiffre 4 correspond aux

²⁷ Mary W. Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2014, p. 1082.

²⁸ Parmi une littérature surabondante, nous renvoyons à l'excellente synthèse bien illustrée de Jean Éveillard et Patrick Huchet, *Croyances et rites populaires*, Rennes, Ouest-France, 2006.

nombre de nucléotides formant la molécule de l'ADN, constituant le génome de tout être vivant²⁹. »

Non, nous n'avons pas fini d'écrire ces histoires³⁰. Le fossé entre grands spécialistes et profanes est plus profond que jamais : au mieux sommes-nous devenus des experts d'un lopin de terre infime, et nous avons désormais besoin, dans tous les autres domaines, de « médiation ». L'islandais a créé un néologisme parlant pour désigner l'ordinateur, cet automate d'une nouvelle espèce : la *Tölva*, créé à partir des substantifs *tala* (« chiffre ») et *völva* (« sorcière », « voyante ») ; cet oxymore actualise les antiques inquiétudes quant à la nature du savoir. Non, nous n'avons pas fini d'écrire ces histoires. Dans un numéro de *The Independent* de mai 2014, le physicien Stephen Hawking évoque, dans une tribune, la menace que pourrait constituer pour notre civilisation et même pour l'humanité entière l'intelligence artificielle : si on n'est pas vigilant, elle risque bien de nous dépasser, et de devenir incontrôlable. En mars 2023, un appel planétaire émanant de plus de 1300 experts et chercheurs en matière d'intelligence artificielle demande « une prise de recul », entendez un moratoire de six mois pour « reprendre la main » sur le développement désormais incontrôlé des cerveaux artificiels, mais il est sans doute trop tard : la sonnette d'alarme ne signifie-t-elle pas plutôt que la « créature » vient de leur échapper ?

Ainsi donc, la voisine bretonne avait peut-être raison de me mettre en garde : non pas contre le *Petit Albert* du grenier, mais pour raviver la conscience que le livre et par conséquent le savoir qu'il véhicule, n'est jamais un objet anodin. Et cette leçon, le Albert le Grand, j'en suis certaine, la partagera certainement !

²⁹ Ariel Toledano, *Médecine et Kabbale. Le pouvoir des lettres*, Paris, In Press, 2015, p. 14.

³⁰ Voir K. Ueltschi, *Savoir des hommes, sagesse des femmes. Savants ou magiciens, Matrones ou sorcières*, Paris, Imago, 2024.